structurels et économiques, et se replie sur elle-même. Le troisième cas définit la situation d'Ispahan : l'agglomération se forme par juxtaposition à la ville traditionnelle d'un nouveau noyau de type occidental et à travers l'implantation de quartiers liés aux activités de la ville nouvelle. Ces quartiers limitrophes de la ville traditionnelle constitués par un habitat sous-intégré déterminent une zone de dégénérescence des structures économiques et par là du cadre bâti et du tissu traditionnel. Entre le noyau traditionnel et la ville nouvelle le phénomène de pressions et de projections « occidentalisées » du nouveau noyau sur l'ancien engendre une zone d'influence plus ou moins intégrée aux deux tissus à la fois, tant au niveau du bâti que de la population et des fonctions.

Enfin J.M. tire véritablement la sonnette d'alarme sur les dégradations subies par le tissu ancien qu'entraînent le déclin, le changement de fonction, la surpopulation et la paupérisation des cités traditionnelles. La fonction de « pôle » religieux est le seul rôle conservé par la ville ancienne. L'auteur tire parti des expériences d'aménagement antérieures en analysant leurs avantages et leurs inconvénients et les points qui méritent une particulière attention, dénonçant, par exemple, la conservation isolée et stérile d'un bâtiment. Par des formes d'action « nécessairement modulées », J.M. préconise la revalorisation urbaine de la cité traditionnelle en redonnant à certains bâtiments leur vocation d'origine (réhabilitation comprise), en réutilisant pour d'autres affectations palais et grandes demeures abandonnés, en réanimant, équipant, voire restructurant certains pôles d'intérêt général.

J'émettrai une critique sur ce travail que je trouve par ailleurs excellent. L'origine de l'iconographie n'est pas toujours signalée et quand elle l'est, c'est avec une telle désinvolture que cela en est déconcertant. D'autre part, la bibliographie que l'on attendait pour pallier cette lacune fait cruellement défaut — lacune d'autant plus criante que la documentation iconographique est ici essentielle à la démonstration. Ces pièces manquantes font buter le lecteur qui souhaite approfondir tel ou tel cas particulier (ce fut mon cas pour la ville de Koweit).

En dehors de ce vilain défaut, cette étude reste une utile synthèse sur la question, puisque besoin est encore aujourd'hui de prouver l'importance de ce patrimoine international que représentent les 55 villes islamiques évoquées ici.

Claire HARDY-GUILBERT
(C.N.R.S., Paris)

Charles L. REDMAN, *Qsar es-Seghir. An Archaeological View of Medieval Life.* Orlando, Florida, Academic Press, 1986. 259 p.

Dans les années 1971-1982, une équipe américaine, collaborant avec le Service des Antiquités du Maroc, a fouillé la petite ville fortifiée de Qaṣr al-Ṣaġīr, située sur le détroit de Gibraltar, entre Tanger et Ceuta. En marge de la publication exhaustive de cette fouille, le directeur du projet a fait paraître un ouvrage d'une présentation légère et d'une lecture aisée, qui synthétise l'essentiel des résultats obtenus au cours d'une décennie de recherches. L'auteur a su intégrer

BCAI 4 (1987) Ch. L. Redman: Qsar es-Seghir. An Archaeological View of Medieval Life, recensé par M. Kervran
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

les informations événementielles et archéologiques, ainsi que les moyens dont disposent aujourd'hui les archéologues pour appréhender l'histoire globale d'un site d'époque historique, et son évolution.

Qaṣr al-Ṣaġīr offrait des conditions extrêmement favorables pour une telle enquête. Plusieurs historiens l'ont décrite ou mentionnée, livrant sur son histoire de précieux repères chronologiques. Sous le nom de Qaṣr Maṣmūda, la ville fut, dès le 8e siècle, un point de départ pour les conquêtes musulmanes vers la péninsule ibérique. A la fin du 11e siècle, elle a toujours cette fonction et c'est de là que l'Almoravide Yūsuf b. Tašufīn s'embarque pour ses campagnes en Espagne. L'Almohade Abū Yūsuf Yaʿqūb al-Manṣūr s'y arrête une semaine, mais c'est sous les Mérinides que la ville connaît son apogée, éclipsant sa voisine orientale, Ceuta. Elle porte alors le nom de Qaṣr al-Maǧāz (ou Qaṣr al-Ǧawāz : château du passage). En 1291, Abū Yaʿqūb Yūsuf y séjourne un mois. Au 14e siècle, toute la région connaît une grande prospérité : Ceuta revit et à Belyounech sont édifiées de somptueuses résidences.

Mais au début du 15e siècle, l'esprit de conquête a changé de sens et au cours de ce siècle, le nord du Maroc passe peu à peu sous le contrôle des Portugais : Ceuta en 1415, Tanger en 1471. Entre-temps (1458), Qaṣr al-Ṣaġīr a été conquise par les troupes d'Alfonse V et d'Henry le Navigateur. Pendant près d'un siècle, la ville sera portugaise sous le nom d'Alcacer Ceguer. Abandonnée au milieu du 16e siècle, elle ne fut jamais réoccupée et son port s'ensable.

Sur cette trame événementielle, les archéologues ont tenté de saisir l'évolution de la ville : les changements intervenus dans sa fonction, ses activités, sa population, son architecture. Aux 12e et 13e siècles sous les Almohades et les premiers Mérinides, la ville est qualifiée de « port dynastique ». Les constructions publiques, de bonne qualité, sont ordonnées par le pouvoir : une enceinte circulaire d'environ trois kilomètres, cantonnée de vingt-huit tours semi-circulaires et munie de trois portes fortifiées; une mosquée principale, mesurant 16 × 24 mètres; un hammam enfin, de 7 × 25 mètres, précédé d'une cour carrée. Les maisons de la ville, bien que petites, sont soignées et présentent toutes le même plan : une cour carrée centrale bordée sur trois côtés, d'une pièce allongée. C'est le plan que conservera la demeure traditionnelle marocaine jusqu'à nos jours [1].

Au 14e siècle, la ville est qualifiée d'« entrepôt autonome ». Son activité artisanale et commerciale se développe, sa population s'accroît, comme semble l'indiquer la réduction de taille des maisons qui se pressent dans l'enceinte urbanisée.

Avec l'arrivée des Portugais sur la péninsule marocaine et la prise de Ceuta, la région connaît une récession économique et Qaṣr al-Ṣaġīr décline jusqu'à sa conquête par les troupes chrétiennes. Elle a tout d'abord un rôle strictement militaire. Sa population locale, chassée, est remplacée par les Portugais qui réutilisent les meilleures de ses maisons, et en reconstruisent d'autres. L'esprit des nouvelles habitations est tout différent des maisons musulmanes : leur salle commune s'ouvre sur la rue, ou succède à un atelier ou à une boutique. Derrière se trouvent, en enfilade, les chambres, puis la cuisine, puis la réserve.

[1] Cf. *infra*, ma recension de *Palais et demeures de Fès*.

BCAI 4 (1987) Ch. L. Redman: Qsar es-Seghir. An Archaeological View of Medieval Life, recensé par M. Kervran
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

L'enceinte de la cité subit, elle aussi, de profondes transformations avec l'arrivée des Portugais. Entre sa construction en 1287 et sa réfection en 1458, les techniques d'assaut avaient été complètement transformées par l'apparition des canons. Aussi la défense de Qaṣr al-Ṣaġīr fut-elle modifiée, comme toutes les places médiévales d'Occident et d'Orient. La muraille musulmane fut réduite de hauteur et renforcée à sa base. Les tours, elles aussi abaissées, furent comblées. Sur les boulevards ainsi constitués pouvaient être mis en place des batteries de canons, tandis que des bastions, établis à l'emplacement des anciennes portes interdisaient, par des tirs de flanquement, l'approche de la ville par l'ennemi.

La modification des autres bâtiments publics témoigne également qu'une autre page de l'histoire de Qaṣr al-Ṣaġīr a été tournée : la mosquée principale est convertie en église et le hammam en prison, ou en arsenal.

C. Redman a tenté d'améliorer les méthodes d'investigation de l'archéologie traditionnelle, pour saisir l'histoire globale de la ville. Parmi les initiatives intéressantes en ce domaine, signalons-en deux. D'après les données de la fouille, le pourcentage des édifices publics pouvait être évalué à 26 %, celui des aires ouvertes (rues et places), à 24 % et celui des installations privées, à 50 %. Or, dans toute fouille de ville, les édifices publics, plus solidement construits, se désignent d'eux-mêmes aux investigations. Aussi Redman a-t-il établi deux notions : « estimate based on judgement excavation » et « estimate based on excavations selected by probability sample ». C'est en fonction de cette deuxième notion qu'il a corrigé les pourcentages cités plus haut : si les espaces extérieurs ne sont guère modifiés (27 % au lieu de 24 %), les constructions publiques sont ramenées de 26 % à 3 % et les installations privées portées de 50 à 70 %. La physionomie de la ville est profondément modifiée par cette correction, dont les principes restent cependant un peu flous.

Plus évident a été le souci d'étudier, parallèlement à la fouille, les communautés environnantes : l'observation de leurs modes de vie et des objets qu'elles utilisent encore quotidiennement, ont été d'un grand secours aux chercheurs américains, pour leur permettre de comprendre la fonction des structures et des objets qu'ils découvraient.

Fidèle à l'habitude américaine, la bibliographie exclut presque totalement les articles et ouvrages en langue française, et quand l'un d'entre eux est cité, c'est de façon erronée : il faut corriger Robert Richard en Robert Ricard (*Les facteurs portugais d'Andalousie*).

Monique KERVRAN
(C.N.R.S., Paris)

Jacques REVAULT, Lucien GOLVIN, Ali AMAHAN (Jean-Paul ICHTER et Marie-Christine FROMONT), *Palais et demeures de Fès, I : Epoques mérinide et saadienne (XIVe-XVIIe siècles)*. Paris, C.N.R.S., 1985. In-4°, 240 p., 95 ill. n. et b. et 3 ill. coul. h.-t.

Sous une présentation désormais familière, le C.N.R.S. vient d'éditer un nouvel et luxueux ouvrage consacré à l'architecture domestique islamique, celle de la ville marocaine de Fès. Comme

BCAI 4 (1987) Ch. L. Redman: Qsar es-Seghir. An Archaeological View of Medieval Life, recensé par M. Kervran
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net